

SVETLANA
ALEXIEVITCH

ŒUVRES

Précédées d'un entretien de l'auteur
avec Michel Eltchaninoff

La guerre n'a pas un visage de femme
Derniers témoins
La Supplication

“THESAURUS” *ACTES SUD*

Toutes les notes sont des traducteurs.

INTRODUCTION

“J’ÉCRIS L’HISTOIRE DES ÂMES”

Entretien de Svetlana Alexievitch avec Michel Eltchaninoff

MICHEL ELTCHANINOFF : *Il y a en Europe un drôle de pays où le temps s’est figé. À Minsk, capitale de la Biélorussie, les avenues presque désertes sont ornées de publicités officielles pour l’engrais ou le métal nationaux. Au supermarché Océan, on trouve toutes les conserves de poisson de l’époque soviétique. Et au “Magasin universel d’État”, les bouteilles de ce champagne très sucré qui accompagnait chaque banquet en URSS côtoient le cognac arménien et la vodka russe – des produits exaltant la nostalgie qu’on ne trouve plus guère dans les rayonnages moscovites. Au-dessus de l’immense place stalinienne dédiée à la mémoire de la Seconde Guerre mondiale, des lettres géantes clament : L’exploit du peuple est immortel. Un peu plus loin, près du Parlement voilé de flots de neige, un camion cellulaire rappelle aux hypothétiques opposants que le pouvoir est toujours prêt à les recevoir. En m’éloignant du centre, je parviens à un quartier moins oppressant, qui domine une rivière. Il faut un bon moment pour trouver la bonne entrée dans la pharaonique barre d’immeubles où je rends visite au plus célèbre écrivain biélorusse russo-phonie. Svetlana Alexievitch, qui a reçu le prix Médicis-Essai 2013 pour La Fin de l’homme rouge, y habite depuis des décennies, même si elle a dû, sous la pression du pouvoir, s’exiler plusieurs fois. Elle me reçoit dans un cocon écarlate décoré de bois tressé. Même si elle dit se sentir en sécurité, elle me révèle qu’on ne compte plus les voisins emprisonnés, qu’on ouvre son courrier et que ses communications sont sur écoute.*

Je suis venu jusqu’à Minsk pour tenter de percer le mystère que s’obstine à décrire Svetlana Alexievitch dans ses stupéfiants “romans à voix”, symphonies qui mêlent les témoignages les plus terribles et les plus intimes sur les tragédies du siècle soviétique : répressions staliniennes, Seconde Guerre mondiale, guerre d’Afghanistan, catastrophe de Tchernobyl, sanglants conflits postsoviétiques... Comment se fait-il que, malgré des souffrances inouïes, une telle nostalgie du communisme règne encore ? Comment s’imbriquent, dans l’histoire

réelle, le bien et le mal? Tandis que l'Ukraine voisine est en guerre, nous revenons longuement, autour d'un thé et de bonbons biélorusses, sur ce passé qui reste notre horizon.

Quelles sont les plus fortes impressions de votre enfance?

SVETLANA ALEXIEVITCH : Nous vivions à la campagne où mon père était directeur d'école et ma mère institutrice et bibliothécaire. Ils passaient leur temps au travail et je ne les voyais pour ainsi dire pas. Celle qui m'a ouvert tout un monde, c'est ma grand-mère. Chaque été, nous partions la voir en Ukraine. La Biélorussie est un pays de marais. Il y fait gris. L'atmosphère est plutôt maussade. Alors qu'en Ukraine, il y a des fleurs partout. La pauvreté règne, mais les maisons sont si belles et la nature embaume. Les poêles sont chauffés à la paille et dégagent un parfum extraordinaire. On cuit son pain soi-même... Cependant, au cœur de cette nature luxuriante, on croisait des invalides de guerre, des culs-de-jatte se traînant sur des planches à roulettes bricolées. Sur les marchés, ils demandaient la charité. Dans les trains, ils se rassemblaient pour chanter des chansons du front. C'était un drôle de tableau. Et sur ce fond, les paysannes parlaient, magnifiquement. Ma grand-mère me racontait comment mon grand-père l'avait enlevée pour l'épouser. Mais elle me peignait aussi le Holodomor, cette famine ordonnée par Staline en 1933 qui a décimé des millions de personnes. Ma grand-mère l'avait vécue et me racontait des choses atroces. Nous passions devant une maison du voisinage. Une vieille femme toute simple en sortait. Alors ma grand-mère se mettait, instinctivement, à chuchoter. Nous lui demandions pourquoi : parce qu'elle avait mangé ses enfants durant la famine, finissait-elle par avouer.

En Biélorussie, terre qui a énormément souffert durant la Seconde Guerre mondiale, on en parlait aussi?

Oh oui ! mais plutôt à la campagne qu'à la ville, où l'on était plus prudent. Dès qu'il y avait un baptême ou un mariage, les anciens se mettaient à raconter la guerre. Comme il restait très peu d'hommes, on ne parlait guère du front. Les femmes évoquaient surtout la guerre des partisans contre les nazis. Or cette guerre était extrêmement cruelle. Les partisans soviétiques étaient des hommes affamés et épuisés qui se cachaient dans les bois. Soudain ils débarquaient dans un village et prenaient sa dernière vache au paysan. C'étaient des récits très durs et très forts. Je ne les ai jamais oubliés.

Imaginez: les adultes sont réunis à la table. Nous, les enfants, courons autour. Parfois, on nous chasse et on nous dit d’aller nous mettre ailleurs. Mais j’essayais toujours d’écouter... Comme cette femme qui se cachait dans les marais, avec ses enfants, pour échapper aux nazis. Elle ne pouvait tous les nourrir. Ils risquaient de la faire repérer. Elle a dû en noyer deux.

Que vous reste-t-il de ces souvenirs?

Une certaine méfiance vis-à-vis du mot imprimé. Ce que confiaient ces gens était bien plus effrayant que ce qu’on lisait alors dans les livres et les articles, tous pleins de la victoire des “nôtres” sur les “autres”. La guerre dans la littérature était très jolie. Tout y avait un sens: il faut repousser l’ennemi. Mais ce que les paysannes retraçaient était totalement dénué de sens. Elles peignaient la cruauté humaine, par exemple, la manière dont un groupe de partisans débarque dans un village et tue toute la famille d’un Polizei¹, enfants et grands-parents compris, en brûlant leur ferme. En plus, à l’époque, il y avait des sujets tabous: la presse soviétique et les livres n’évoquaient jamais la manière dont les Allemands s’étaient comportés avec les Juifs. Or tout un pan de la culture biélorusse, la culture juive, a été effacé pendant la guerre, et c’est une très grande perte. Les paysannes, elles, racontaient. Dans les villages, il pouvait y avoir deux tailleurs, un cordonnier, des artisans et des marchands juifs de toutes sortes. En une nuit, ils étaient tous emmenés et on ne les revoyait plus. Il y avait des récits terrifiants sur eux.

Ces récits vous ont-ils empêchée de croire au communisme?

Pas vraiment. Je ne suis pas née dissidente. Comme tous les écoliers soviétiques, je lisais la littérature autorisée, qui comprenait énormément de récits de guerre d’une tonalité beaucoup plus victorieuse et héroïque. Je subissais une double pression idéologique de l’école et des parents. Il n’était pas évident de ne pas croire au communisme dans ces conditions. J’appartenais sans problème aux Jeunesses communistes. Mais je posais tout de même des questions incongrues à mes enseignants. Pour me punir, on m’a même interdit de bénéficier d’un prix que j’avais reçu et qui m’aurait fait visiter tous les “lieux de Lénine!” en Europe. Je n’étais pas une opposante, mais je pensais différemment. Lorsque je suis entrée à l’université,

1. Membre d’une milice supplétive aux SS.

à la faculté de journalisme, je me suis beaucoup intéressée à la philosophie. J'ai essayé de lire Marx, mais ça ne m'a pas plu et j'ai laissé tomber. Je préférais Gramsci, qui représentait la version italienne du socialisme. Et grâce aux étudiants des "pays frères", j'ai pu lire les œuvres de Freud ou de Nietzsche. C'est seulement plus tard, quand je me suis mise à voyager à l'étranger, que j'ai commencé à rapporter des livres, et notamment la littérature sur les camps staliniens. Mais dans les années soixante-dix, je ne savais encore rien de tout cela. J'étais une provinciale et n'allais jamais à Moscou!

Comment est né votre premier livre, La guerre n'a pas un visage de femme?

À la fin de mes études, j'ai choisi d'aller travailler dans un journal rural. Je me suis remise à discuter avec les vieilles personnes. À la même époque, j'ai lu les ouvrages de l'écrivain biélorusse Ales Adamovitch. Lui et ses amis parcouraient les campagnes à la recherche des survivants des villages brûlés par les nazis pendant la guerre et les enregistraient. En entendant ces voix par dizaines, j'ai immédiatement senti quelle forme littéraire je devais, moi aussi, adopter. Je me suis mise à recueillir des témoignages, sept ans durant. J'ai choisi le thème des récits féminins de la guerre, car c'étaient les voix des femmes, comme celle de ma grand-mère, qui me restaient en mémoire.

Vous déplorez que nous restions prisonniers d'images masculines de la guerre...

Ce qui m'a le plus frappée, c'est que ces femmes avaient pitié des Allemands. À l'école, on nous apprenait à ne pas avoir pitié des ennemis. Mais la guerre, pour ces femmes, n'est pas enserrée dans les lois écrites par les hommes. Les femmes me parlaient tout autant des arbres abîmés et des oiseaux tués lors d'une fusillade que des victimes humaines. Dans la littérature de guerre, la femme existe pour décorer les exploits du soldat. En voyageant à travers le pays et en écoutant les vieilles femmes, j'ai découvert bien autre chose. J'avais une prédilection pour les gens du peuple. Les personnes éduquées se servent d'un répertoire bien défini de termes, de conceptions du monde, tirés des livres et des journaux. Chez les gens simples, le savoir et la sagesse naissent au contraire de la souffrance, de l'effort personnel ou du talent. Plus tard, j'ai remarqué la même chose après la catastrophe de Tchernobyl. Les savants, les intellectuels, les fonctionnaires étaient totalement perdus et ne savaient quoi penser. Tandis que, chez les gens ordinaires, incultes, j'ai remarqué un grand calme et une grande sagesse.

Comment le livre a-t-il été accueilli ?

Une première version est parue dans la revue moscovite *Octobre*, en 1983. Certaines parties ont été censurées. Mais l’autocensure, la mienne et celle de mes interlocutrices, était pire que la censure. L’ouvrage a eu un énorme écho. On en a tiré deux millions d’exemplaires. Le livre a rencontré son époque, à la veille de la “transparence” promue par Gorbatchev, qui allait mener à la fin de l’URSS. On cherchait la vérité sur une période et on commençait à se douter que l’homme n’était pas aussi simple que ce que nous en disait la propagande. Mon principe est de chercher à comprendre la vie humaine. Dénoncer le mensonge du système soviétique ou du poutinisme demeure secondaire. Les choses ne m’intéressent pas lorsqu’elles se situent sur le plan idéologique, qui reste pour moi superficiel. Mais le résultat est que ces livres détruisent tout de même les mythes, soviétiques ou postsoviétiques.

Comment avez-vous pu publier Les Cercueils de zinc, un livre encore plus dur sur la guerre d’Afghanistan [1979-1989] ?

Je n’avais pas envie d’écrire un nouveau livre sur la guerre. Ce sujet m’avait épuisée. Mais je suis allé voir mes parents à la campagne. On venait d’y ramener un soldat de là-bas. Il était devenu fou. Sa manière de parler, de crier, m’a fait beaucoup d’effet. Alors, j’ai tout de même décidé d’écrire un livre. J’ai commencé à recueillir les témoignages. La différence, c’est que j’ai pu me rendre en Afghanistan. Il n’a pas été simple d’obtenir l’autorisation. J’ai fini par y passer trois semaines à la fin des années quatre-vingt. La guerre s’est révélée encore plus effrayante que les récits. Tout me paraissait si embrouillé : l’héroïsme de ces garçons – mais au nom de quoi ? –, toutes ces morts atroces, l’ivrognerie nocturne... Je ne parle pas des tortures sur les nouvelles recrues... Pourtant, ces garçons étaient loin d’être des brutes. Beaucoup d’entre eux étaient des fils d’instituteurs ou de médecins de campagne, des enfants de l’intelligentsia rurale que les parents avaient abreuvés de slogans soviétiques. J’ai reconnu ma propre famille en eux. Les gens venant de zones rurales étaient naïfs. Ils pensaient participer à une belle guerre au nom de nobles idéaux. Mais on les a trompés et trahis dès le départ. Et on a fait d’eux des assassins. Vous imaginez leur égarément après tout ceci ! C’est à cette époque que j’ai définitivement perdu foi dans le socialisme. Cette description, très éloignée de l’image d’Épinal du soldat soviétique, m’a valu un procès lors de la publication du livre.

Mais nous étions au début des années quatre-vingt-dix, il était déjà impossible de l'interdire.

Aviez-vous déjà l'idée d'écrire, de livre en livre, une vaste fresque du siècle soviétique?

Pas tout de suite. Ce n'est que quand s'est produite la catastrophe de Tchernobyl, en 1986, qui a touché la Biélorussie davantage que l'Ukraine, que j'en ai eu l'idée. À l'occasion de cette catastrophe nucléaire, j'ai eu le sentiment que l'édifice soviétique lui-même était en train de se fissurer et qu'il faudrait aller jusqu'au bout de l'histoire de cette utopie. *La Supplication* est sans doute mon livre le plus important. Il m'a demandé énormément d'efforts. C'était plus compliqué, car j'ai eu du mal à en saisir le sujet même : comment appeler ce qui s'était passé là-bas ? Alors j'ai suivi ma méthode : j'ai récolté des témoignages des années durant. Puis j'ai vu se dessiner des lignes de force. Une philosophie d'ensemble a émergé, et j'ai compris ce que je voulais dire. Avec Tchernobyl, nous sommes entrés dans un monde inédit. Nous avons compris que le progrès technique représente une voie suicidaire. Il s'agit d'une guerre d'un nouveau type, dans laquelle l'homme ne se combat pas seulement lui-même, mais le vivant en général : les plantes et les animaux, la terre et le ciel. Dans la zone irradiée, on ramassait les moineaux morts à la pelle. On ne brûlait plus les feuilles mortes, irradiées, mais on les enterrait. D'ailleurs, on ne savait même pas de quoi il fallait avoir peur. Et la mort était différée, silencieuse. La nature ne ressemblait à rien de connu. Le jour de l'accident, j'ai vu un énorme nuage noir. Dans les jours suivants, les flaques ont pris des couleurs invraisemblables. Elles devenaient noires, jaunes, vertes, fluorescentes. Dans la zone irradiée, les sapins et les pins ont viré au rouge, puis au roux. Dans le ciel, il y avait une sorte de lueur, un rayonnement. Évidemment, personne n'avait été préparé à ça. Nous avons été élevés dans l'idée suivant laquelle l'atome pacifique soviétique était inoffensif. Du coup, pour lutter, on employait les moyens qu'on connaissait : on envoyait des militaires armés de fusils. C'était absurde !

Votre dernier ouvrage, La Fin de l'homme rouge, est la fin du cycle. Il évoque la très puissante nostalgie pour l'Union soviétique, vingt-cinq ans après sa disparition. Minsk, avec son style très soviétique et sa dictature "bienveillante", en est un bon exemple...

L'ouvrage se penche sur le *revival* soviétique que traversent actuellement la Russie de Poutine et plusieurs autres pays ex-soviétiques. La Biélorussie est un cas légèrement différent : nous ne sommes pas revenus au communisme car nous n'en sommes jamais sortis ! Très vite après la chute de l'URSS, le président Loukachenko a arrêté le temps. Et, lorsqu'ils ont vu que, dans les autres pays ex-soviétiques, les réformes apportaient de l'insécurité et ne donnaient aucun résultat immédiat, les gens sont restés dans le soviétisme avec plaisir. Les Biélorusses ont peur des changements. Au fond, la chute de l'URSS a été pour la majeure partie des gens une tragédie. Mon père, par exemple, a été complètement perdu quand c'est arrivé. Il croyait sincèrement au communisme. Il pensait qu'il fallait juste un peu nettoyer cet édifice, mais pas le mettre à bas. Et il ne s'agissait pas d'un homme corrompu, mais d'un être juste et sincère. Les témoignages dans *La Fin de l'homme rouge* abondent en ce sens. Beaucoup regrettent le culte du sacrifice qui caractérisait la société. L'argent était méprisé. L'altruisme était une valeur. Le pire, c'est que non seulement les anciens veulent revenir en arrière, mais aussi leurs enfants. Parmi les jeunes d'aujourd'hui, il y a beaucoup de communistes. Je ne crois pas que l'on puisse se libérer si facilement du communisme.

L'ancien dissident polonais Adam Michnik, quand on lui demandait ce qu'il y avait de pire dans le communisme, répondait : "Ce qui arrive après"...

C'est une phrase très lucide. Après le communisme ne reste qu'un homme totalement égaré, qui ne sait pas comment vivre. Les leaders qui ont gouverné la Russie après la fin de l'URSS ont pillé le pays et ont rendu le peuple fou de rage. Du coup, les termes "libéral" et "démocrate" sont devenus des gros mots. Les gens ont alors décidé de recommencer l'expérience. L'histoire est tragique, ici : tous les trente ou quarante ans, il se passe quelque chose d'atroce. Mais les gens sont habitués à vivre ainsi. Ils n'ont jamais vécu autrement. Ils n'ont jamais été libres. Ils savent qu'à tout moment, on peut tout leur reprendre. Les sources de ce sentiment sont plus profondes que le communisme, d'ailleurs. Cela remonte au moins à Ivan le Terrible. Dans ce territoire asiatique, la culture chrétienne du sacrifice a été complétée par le culte communiste de la mort. Quant à la Biélorussie, ce qui s'y passe est vraiment incroyable. En décembre 2010, des gens sont sortis manifester pour protester contre la énième réélection de Loukachenko. La police a jeté six cent trente-neuf personnes en prison. Eh bien, la plus grande partie de la société a fait comme si rien ne s'était passé.

Les gens sont davantage intéressés par les moyens de trouver un travail, de gagner de l'argent, et sont prêts à fermer les yeux sur tout le reste. Il existe en fait un contrat implicite avec le tyran : on a un travail, on peut voyager dans l'espace Schengen et, en échange, on se tient tranquille. Comme si, après le communisme, les gens n'étaient plus capables de répondre d'eux-mêmes. Les gens courageux sont très peu nombreux ici. On ne peut donc pas vraiment parler de terreur, mais d'une peur permanente. Quant à Loukachenko, il est tranquille pour l'instant, car il pense contrôler la situation dans le pays. Mais si jamais il sent qu'il perd le contrôle, alors rien ne l'arrêtera pour rester au pouvoir. Il fermera le pays et le transformera en Corée du Nord. Si cent mille personnes se rassemblent, il n'aura aucun scrupule à faire couler le sang.

Quelle vérité voulez-vous atteindre avec votre manière d'écrire, si particulière ?

Je ne cherche pas à produire un document mais à sculpter l'image d'une époque. C'est pourquoi je mets entre sept et dix ans pour rédiger chaque livre. J'enregistre des centaines de personnes. Je reviens voir la même personne plusieurs fois. Il faut d'abord, en effet, la libérer de la banalité qu'elle a en elle. Au début, nous avons tous tendance à répéter ce que nous avons lu dans les journaux ou les livres. Mais, peu à peu, on va vers le fond de soi-même et on prononce des phrases tirées de notre expérience vivante et singulière. Finalement, sur cinquante ou soixante-dix pages, je ne garde souvent qu'une demi-page, cinq au plus. Bien sûr, je nettoie un peu ce qu'on me dit, je supprime les répétitions. Mais je ne stylise pas et je tâche de conserver la langue qu'emploient les gens. Et si l'on a l'impression qu'ils parlent bien, c'est que je guette le moment où ils sont en état de choc, quand ils évoquent la mort ou l'amour. Alors leur pensée s'aiguise, ils sont tout entiers mobilisés. Et le résultat est souvent magnifique. N'oublions pas que l'art de la parole est une tradition russe. Les Italiens ont la grande peinture, les Allemands la grande musique. Les Russes, eux, ont développé une culture logocentrique, qui exalte le verbe. Je ne suis donc pas journaliste. Je ne reste pas au niveau de l'information, mais j'explore la vie des gens, ce qu'ils ont compris de l'existence. Je ne fais pas non plus un travail d'historien, car tout commence pour moi à l'endroit même où se termine la tâche de l'historien : que se passe-t-il dans la tête des gens après la bataille de Stalingrad ou après l'explosion de Tchernobyl ? Je n'écris pas l'histoire des faits mais celle des âmes.

Au fond, quelles questions vous obsèdent ?

Celles qui torturaient déjà Dostoïevski. Pourquoi sommes-nous prêts à sacrifier notre liberté ? Comment le désir de faire le bien peut-il déboucher sur le mal le plus absolu ? Comment expliquer la noirceur de l’âme humaine ? Quand j’étais jeune, j’ai lu les journaux intimes des grands acteurs de la révolution russe. J’avais envie de savoir qui étaient ces gens, par exemple Dzerjinski, le futur chef de la police politique. Eh bien, c’était un jeune homme très lumineux, qui rêvait de la régénération de l’être humain. Par quel mystère ces jeunes gens idéalistes se sont-ils transformés en leaders sanguinaires ? C’était ce que je voulais comprendre. C’est pourquoi j’ai placé cette phrase du philosophe Friedrich Steppuhn en exergue de *La Fin de l’homme rouge* : “En tout cas, nous ne devons pas oublier que ceux qui sont responsables du triomphe du mal dans le monde, ce ne sont pas ses exécutants aveugles, mais les esprits clairvoyants qui servent le bien.” C’est mon traumatisme enfantin, et cela reste ma grande question.

Philosophie Magazine, novembre 2014.

LA GUERRE N'A PAS UN VISAGE DE FEMME

traduit du russe par
Galia Ackerman et Paul Lequesne

Titre original :
U voini ne jenskoje litso

© Presses de la Renaissance, 2004
pour la traduction française

— *Quand, pour la première fois dans l'Histoire, des femmes apparaissent-elles dans une armée ?*

— *Dès le IV^e siècle avant notre ère, à Athènes et à Sparte, des femmes combattaient dans les troupes grecques. Plus tard, elles ont participé aux campagnes d'Alexandre de Macédoine.*

— *Et à l'époque moderne ?*

— *Le premier pays à en enrôler a été l'Angleterre... Entre 1560 et 1650, des hôpitaux ont commencé d'être créés dans lesquels servaient des femmes soldats. Et durant la Première Guerre mondiale, on acceptait déjà des femmes dans la Royal Air Force ; les Britanniques avaient en outre formé un Corps royal auxiliaire et une légion féminine de transport automobile – le tout représentant un effectif de cent mille personnes.*

— *Comment s'est développée la féminisation de l'armée pendant la Seconde Guerre mondiale – la guerre la plus terrible du XX^e siècle ?*

— *Durant ces années-là, le monde a été témoin de l'amplification du phénomène. On a vu des femmes servir dans les différents corps de l'armée, et cela dans de nombreux pays – dans l'armée britannique, elles étaient deux cent vingt-cinq mille, dans l'armée américaine, de quatre cent cinquante à cinq cent mille, en Allemagne, près de cinq cent mille.*

Dans l'armée soviétique, près d'un million de femmes ont servi dans les différentes armes. Il y avait parmi elles des tireurs d'élite, des pilotes d'avion, des conducteurs-mécaniciens de chars lourds, des mitrailleurs...

Conversation avec un historien

L'HOMME EST PLUS GRAND QUE LA GUERRE

Extraits du Journal de l'auteur, 1978-1985

J'écris un livre sur la guerre... Moi, qui n'ai jamais aimé lire des livres de guerre, bien qu'en mon enfance et mon adolescence ce fût la lecture préférée de tous. De tous les garçons et filles de mon âge. Et cela n'avait rien d'étonnant : nous étions les enfants de la Victoire. Les enfants des vainqueurs. Quel souvenir ai-je de la guerre ? Celui de mon angoisse d'enfant perdue au milieu de mots effrayants et incompréhensibles. La guerre était constamment évoquée : à l'école et à la maison, aux mariages et aux baptêmes, aux fêtes et aux enterrements. Et même dans les conversations entre gosses. La guerre, même après la guerre, était restée la demeure de nos âmes. Tout le monde logeait à cette même enseigne, tout procédait de ce monde effarant, et notre famille n'échappait pas à la règle : mon grand-père ukrainien, le père de ma mère, était mort au front, tandis que ma grand-mère biélorusse, la mère de mon père, avait été emportée par le typhus dans les rangs des partisans ; deux de ses fils avaient été portés disparus : sur les trois qu'elle avait envoyés se battre, un seul était revenu... Quant à mon père... Enfants, nous n'avions pas idée d'un monde sans guerre, le monde de la guerre était le seul connu de nous, et les gens de la guerre, les seuls qui nous fussent familiers. Aujourd'hui encore je ne sais pas d'autre monde ni d'autres gens. Mais ont-ils jamais vraiment existé ?

Sans doute serait-il impossible de compter combien de livres dans le monde ont été écrits sur la guerre. J'ai récemment lu quelque part que la terre a déjà connu plus de trois mille guerres. Or les livres qui

en parlent sont encore plus nombreux... Tout ce que nous savons, cependant, de la guerre, nous a été conté par des hommes. Nous sommes prisonniers d'images "masculines" et de sensations "masculines" de la guerre. De mots "masculins". Les femmes se réfugient toujours dans le silence, et si d'aventure elles se décident à parler, elles racontent non pas leur guerre, mais celle des autres. Elles adoptent un langage qui n'est pas le leur. Se conforment à l'immuable modèle masculin. Et ce n'est que dans l'intimité de leur maison ou bien entourées d'anciennes camarades du front, qu'après avoir essuyé quelques larmes elles évoquent devant vous une guerre (j'en ai entendu plusieurs récits au cours de mes expéditions journalistiques) à vous faire défaillir le cœur. Votre âme devient silencieuse et attentive : il ne s'agit plus d'événements lointains et passés, mais d'une science et d'une compréhension de l'être humain dont on a toujours besoin. Même au jardin d'Éden. Parce que l'esprit humain n'est ni si fort ni si protégé qu'on le croit, il a sans cesse besoin qu'on le soutienne. Qu'on lui cherche quelque part de la force. Les récits des femmes ne contiennent rien ou presque rien de ce dont nous entendons parler sans fin et que sans doute, d'ailleurs, nous n'entendons plus, qui échappe désormais à notre attention, à savoir comment certaines gens en ont tué héroïquement d'autres et ont vaincu. Ou bien ont perdu. Les récits de femmes sont d'une autre nature et traitent d'un autre sujet. La guerre "féminine" possède ses propres couleurs, ses propres odeurs, son propre éclairage et son propre espace de sentiments. Ses propres mots enfin. On n'y trouve ni héros ni exploits incroyables, mais simplement des individus absorbés par une inhumaine besogne humaine. Et ils (les humains!) n'y sont pas les seuls à en souffrir : souffrent avec eux la terre, les oiseaux, les arbres. La nature entière. Laquelle souffre sans dire mot, ce qui est encore plus terrible...

Aussitôt la question se pose : pourquoi? Pourquoi, après avoir disputé et occupé leur place dans un monde naguère exclusivement masculin, les femmes n'ont-elles pas défendu leur histoire? Leurs paroles et leurs sentiments? Pourquoi n'ont-elles pas eu foi en elles-mêmes? Tout un monde nous est ainsi dérobé. Le continent isolé des femmes. Mais qu'est-ce qui nous empêche d'y pénétrer? D'y aborder et d'écouter? D'un côté un mur aveugle, celui d'une certaine résistance masculine, que je qualifierais même volontiers de conspiration secrète ourdie par les hommes, de l'autre un manque

de désir et de curiosité de notre part, qu'on peut expliquer par le fait que personne n'attend de cette exploration la moindre découverte. Car l'homme, dit-on, ne vit que pour faire la guerre et pour parler de la guerre. Nous croyons tout savoir de la guerre. Mais moi qui écoute parler les femmes – celles de la ville et celles de la campagne, femmes simples et intellectuelles, celles qui sauvaient des blessés et celles qui tenaient un fusil –, je puis affirmer que c'est faux. C'est même une grande erreur. Il reste encore une guerre que nous ne connaissons pas.

Je veux écrire l'histoire de cette guerre... Une histoire féminine...

Premiers enregistrements... Et première surprise : les emplois militaires de ces femmes – brancardier, tireur d'élite, mitrailleur, chef de pièce antiaérienne, sapeur –, alors qu'elles sont aujourd'hui comptables, laborantines, guides touristiques, institutrices... À croire que ce ne sont pas leurs souvenirs qu'elles me rapportent, mais ceux de je ne sais quelles autres filles. Aujourd'hui, elles sont elles-mêmes étonnées de ce qu'elles ont vécu. Et sous mes yeux, l'Histoire peu à peu "s'humanise". J'ai le sentiment qu'elles et moi ne parlons pas tant de la guerre, justement, que de l'existence humaine. Qu'en somme nous méditons sur l'homme.

Je tombe sur des contes au talent bouleversant ; il est dans leur vie des pages comme on en rencontre rarement, même dans les romans de mon cher Dostoïevski. Des pages où le personnage devient le jouet du destin, et pourtant s'observe très clairement à la fois d'en haut – depuis le ciel – et d'en bas – depuis la terre. L'évocation des souvenirs, ce n'est pas un récit passionné ou au contraire indifférent des événements qu'on a connus et d'une certaine réalité enfuie, mais une vraie renaissance du passé. C'est une pure création. En se racontant, les gens recréent, "récrivent" leur vie. Il arrive qu'ils la complètent ou en rajoutent. Il faut être vigilant. J'ai eu le temps de remarquer que ce sont les femmes simples qui manifestent le plus de sincérité : infirmières, cuisinières, blanchisseuses... Comment définir ça plus précisément ? Les mots qu'elles emploient, elles les tirent d'elles-mêmes et non pas des journaux et des livres qu'elles ont lus. De leur culture. Et uniquement de leurs propres souffrances. Les sentiments et le langage des gens instruits, si étrange qu'il puisse paraître, sont souvent davantage soumis à l'influence du

temps présent. À ses codes. Sont contaminés par un savoir et une expérience qui ne sont pas les leurs. Il faut souvent de longs travaux d'approche et toutes sortes de détours avant d'entendre le récit d'une guerre "féminine" et non "masculine", avec retraites, contre-attaques et numéros de secteurs de front... Une seule rencontre n'y suffit pas, il est besoin de plusieurs séances. Comme le réclame tout portraitiste un peu persévérant.

Je reste longtemps dans la demeure inconnue, parfois une journée entière. Nous prenons le thé, comparons nos chemisiers achetés récemment, parlons coiffures et recettes de cuisine. Regardons ensemble les photographies des petits-enfants. Et alors seulement... Au bout de quelque temps, on ne sait jamais à l'avance ni combien ni pourquoi, survient soudain l'instant tant attendu, où la personne s'éloigne du modèle communément admis – modèle de plâtre ou de béton armé, comme sont nos monuments – pour retourner vers soi. En soi. Commence à évoquer, non plus la guerre, mais sa propre jeunesse. Tout un pan de sa vie... Il faut savoir saisir cet instant. Ne pas le laisser échapper. Mais souvent, après une longue journée emplie de paroles et de faits, ne vous reste en mémoire qu'une seule phrase (mais quelle phrase!) : "J'étais si petite, quand je suis partie au front, que j'ai grandi pendant la guerre." C'est cette phrase que je note dans mon carnet, bien que j'aie enregistré des dizaines de mètres de bande sur mon magnétophone. Quatre à cinq cassettes...

Par quoi ma tâche est-elle facilitée? Elle l'est par le fait que nous sommes habitués à vivre ensemble. À communiquer. Nous sommes gens de communauté. Nous mettons tout en commun : et le bonheur, et les larmes. Nous savons souffrir et parler de nos souffrances. Pour nous, la douleur est un art. Je dois avouer que les femmes s'engagent hardiment dans cette voie...

Comment m'accueillent-elles?

Elles m'appellent "fillette", "ma fille", "mon enfant". Sans doute, si j'étais de la même génération qu'elles, se comporteraient-elles avec moi autrement. De manière plus sévère et sereine. Sans la joie qu'offre souvent la rencontre entre la vieillesse et la jeunesse. La fin et le début. Je suis jeune, elles sont vieilles. Elles m'expliquent les choses comme à une enfant. J'ai depuis longtemps remarqué que c'est avec les enfants que nous parlons le mieux : nous cherchons

alors des mots neufs, parce qu'il nous est autrement impossible de franchir la frontière qui nous sépare de leur monde désormais pour nous inaccessible. Je vois souvent les femmes assises en face de moi tendre l'oreille à elles-mêmes. Au son qu'émet leur propre cœur. Le comparer aux mots qu'elles prononcent. À l'âge de la vieillesse, l'individu comprend que la vie désormais est derrière lui, et qu'il faut à présent se résigner et se préparer au départ. Il n'a pas envie, il serait fâché même, de disparaître simplement, comme ça. Sans se soucier de rien. En cours de route. Et quand il regarde en arrière, il ressent en lui le désir non pas seulement de se raconter, mais de parvenir jusqu'au mystère de la vie. De se poser à soi-même la question : "Pourquoi tout cela m'est-il arrivé?" Il porte sur tout son passé un regard d'adieu un peu triste... Il n'a plus de raison de s'abuser ni d'abuser les autres. Et nulle envie, car le temps manque pour jouer. Tout est définitif et proche du mystère. Du dernier mystère.

La guerre est une épreuve trop intime. Et aussi interminable que l'existence humaine...

Une fois, une femme (une aviatrice) a refusé de me rencontrer. Elle m'a expliqué pourquoi au téléphone : "Je ne peux pas. Je ne veux pas me souvenir. Trois ans passés à la guerre... Et durant trois ans, je n'ai plus été une femme. Mon organisme était comme en sommeil. Je n'avais plus de règles, plus de désir sexuel. J'étais une jolie femme, cependant... Quand mon futur mari m'a fait sa demande, c'était à Berlin. Devant le Reichstag. Il m'a dit : « La guerre est finie. Nous sommes vivants. Épouse-moi. » J'aurais voulu pleurer. Crier. Le frapper! Comment ça, l'épouser? L'épouser – tout de suite? Tu as bien regardé à quoi je ressemble? Fais d'abord de moi une femme : offre-moi des fleurs, fais-moi la cour, dis-moi de belles paroles. J'en ai tellement envie! J'ai failli lui flanquer une gifflée... Je voulais le frapper... Mais il avait une joue brûlée, toute cramoisie, et j'ai vu qu'il avait compris : des larmes coulaient sur cette joue... Sur les cicatrices encore fraîches... Et je me suis entendue répondre, sans y croire moi-même : « D'accord, je vais t'épouser. »

Mais je ne peux pas raconter... Je n'ai pas la force de revenir en arrière... De devoir revivre encore une fois tout ça..."

Je l'ai comprise. Mais c'est aussi une page ou une demi-page du livre que j'écris.

Des textes, des textes. Partout : des textes. Dans des appartements et des maisons en bois, dans la rue, dans des cafés... Moi, j'écoute...

Je me métamorphose de plus en plus en une seule grande oreille sans relâche tournée vers l'autre. Je "lis" les voix...

L'homme est plus grand que la guerre... Je retiens précisément les moments où il est plus grand qu'elle. C'est quand il y est gouverné par quelque chose de plus fort que l'Histoire. Il me faut embrasser plus large : écrire la vérité sur la vie et la mort en général, et non pas seulement la vérité sur la guerre. Il ne fait aucun doute que le mal est séduisant : il nous hypnotise par sa provision d'inhumanité profondément enfouie en l'homme. J'ai toujours été curieuse de savoir combien il y avait d'humain en l'homme, et comment l'homme pouvait défendre cette humanité en lui. Mais pourquoi alors un tel intérêt pour le mal ? Peut-être pour savoir quels dangers nous menacent et comment les éviter ? Je m'enfonce de plus en plus loin dans le monde infini de la guerre, tout le reste a légèrement terni, est devenu plus ordinaire qu'à l'ordinaire. C'est un monde trop envahissant, trop puissant. Je comprends à présent la solitude de l'individu qui en revient. C'est comme s'il revenait d'une autre planète ou bien de l'autre monde. Il possède un savoir que les autres n'ont pas, et qu'on ne peut acquérir que là-bas, au contact de la mort. Quand il essaie d'en transmettre quelque chose par des mots, il a le sentiment d'une catastrophe. Il devient muet. Il voudrait bien raconter, les autres voudraient bien savoir, mais tous sont impuissants. J'ai peur de ce phénomène...

Ils sont toujours dans un autre espace que moi, à qui ils se confient. Au moins trois personnes participent à l'entretien : celui qui raconte aujourd'hui, celui que fut cette personne autrefois, au moment des événements, et moi. Mon but : avant tout obtenir la vérité de ces années-là. De ces jours-là. Une vérité débarrassée de toute fausseté de sentiments. Sans doute, juste après la Victoire, la personne aurait-elle raconté une guerre, et dix ans plus tard une autre, parce qu'elle engrange désormais dans ses souvenirs sa vie tout entière. Son être tout entier. La manière dont elle a vécu ces dernières années, ce qu'elle a lu, ce qu'elle a vu, les gens qu'elle a rencontrés. Enfin, le fait d'être heureux ou malheureux. Ou celui de parler, elle et moi, seule à seule ou bien avec quelqu'un d'autre à côté. Il importe alors de savoir de qui il s'agit. Un membre de la famille ? Un ami ? De quelle espèce ? Si c'est un ancien camarade du

front, c'est une chose, sinon c'en est une autre. Les documents sont des êtres vivants, ils changent en même temps que nous, on peut en tirer sans fin quelque chose. Sans fin quelque chose de nouveau. Ceux qui racontent ne sont pas seulement des témoins – ils sont rien moins que des témoins –, mais des acteurs et des créateurs. Il est impossible de s'approcher directement de la réalité, front contre front. Ce sont nos sentiments qui s'interposent entre la réalité et nous. On peut dire que j'ai affaire à des versions – chacun a la sienne propre –, d'où ressurgit l'image de toute une époque et des gens qui y vivaient, selon le nombre de ces versions, et leurs entrecroisements. Mais je ne voudrais pas qu'on dise de mon livre : "Ses héros sont vrais", et puis c'est tout. Je cherche une image, un rythme...

Je n'écris pas sur la guerre, mais sur l'homme dans la guerre. J'écris non pas une histoire de la guerre, mais une histoire des sentiments. D'un côté, j'étudie des individus concrets ayant vécu à une époque concrète et participé à des événements concrets, mais d'un autre, j'ai besoin de discerner en chacun d'eux l'être humain de toute éternité. La part d'humain toujours présente en l'homme.

Sans doute certains formuleront-ils des doutes : les souvenirs, objecteront-ils, ça ne fait pas de l'Histoire. Ni de la littérature. Mais pour moi c'est là, dans la voix vivante de l'homme, dans la vivante restauration du passé, que se dissimule la joie originelle et qu'est mis à nu le tragique de la vie. Son chaos et son absurde. Son horreur et sa barbarie. Tous ces éléments y apparaissent, vierges de toute altération. Ce sont des originaux.

Hier, un coup de téléphone : "Nous ne nous connaissons pas, vous et moi... Mais j'arrive de Crimée, je vous appelle de la gare. J'aimerais vous raconter ma guerre... J'ai déjà lu les extraits que vous avez publiés..." Ah bon ?

Seulement nous nous apprêtions, ma fille et moi, à aller au parc. Faire du manège. Comment expliquer à une petite personne de six ans ce sur quoi je travaille ? Elle m'a demandé récemment : "Qu'est-ce que c'est, la guerre ?" Que lui répondre ?... J'aimerais la lâcher dans ce monde le cœur tout empli de douceur, alors je lui apprendis qu'il ne faut pas cueillir une fleur quand ce n'est pas nécessaire, quand on n'en a nul besoin. Qu'il est dommage d'écraser une coccinelle, d'arracher une aile à une libellule. Mais comment expliquer la guerre à

un enfant? Comment répondre à la question : “Pourquoi y a-t-on tué mon grand-père?” Après la guerre, mes parents me l’avaient expliqué peu ou prou, mais moi je ne puis plus en faire autant avec ma fille. Il n’y a aucun moyen qu’elle accepte de comprendre : “Mais tout de même, pour quoi?”

Il faudrait écrire un livre sur la guerre, qui soit tel que le lecteur en ressente une nausée profonde, que l’idée même de guerre lui paraisse odieuse. Démente.

Mes amis hommes (à la différence de mes amies femmes) restent pantois devant une logique aussi “féminine”. Et j’entends à nouveau l’argument “masculin” : “Tu n’as pas fait la guerre.” Mais peut-être, justement, cela vaut-il mieux. J’ignore l’emprise de la haine, je conserve une vision normale. Une vision “non guerrière”...

La guerre des femmes possède son propre langage... Les hommes se retranchent derrière les faits, la guerre les captive, comme l’action et l’opposition des idées, alors que les femmes la perçoivent à travers les sentiments. Je le répète malgré tout : il s’agit d’un autre monde, différent de celui des hommes. Avec ses odeurs, ses couleurs propres, et un environnement détaillé : “On nous avait distribué des sacs, nous nous sommes taillé dedans des jupes”, “Au bureau de recrutement, je suis entrée par une porte vêtue d’une robe, et ressortie par une autre en pantalon et vareuse ; on avait coupé ma tresse, il ne me restait plus qu’un petit toupet sur le crâne...” Plus d’une fois, on m’a mise en garde (surtout les hommes écrivains) : “Les femmes vont t’inventer des tas de contes. Elles vont fabuler tout leur saoul.” Mais peut-on inventer pareilles choses? Les bâtir de toutes pièces? Si l’on peut avoir usé d’un modèle, celui-ci s’appelle forcément la vie, car elle seule possède une telle imagination.

Mais quel que soit le sujet qu’abordent les femmes, elles ont constamment une idée en tête : la guerre, c’est avant tout du meurtre, ensuite c’est un labeur harassant. Puis, en dernier lieu, c’est tout simplement la vie ordinaire : on chantait, on tombait amoureuse, on se mettait des bigoudis...

Mais surtout, elles ressentent tout ce qu’il y a d’intolérable à tuer, parce que la femme donne la vie. Offre la vie.

Les hommes... Ils laissent de mauvais gré les femmes pénétrer dans leur monde, sur leur territoire...